



REVUE DE PRESSE

Andromaque

texte **Jean Racine**

mise en scène **Frédéric Constant**



© M. Zoladz

Théâtre. Racine par Frédéric Constant et Molière par Catherine Riboli : le TNBA joue classique

Guerre, amour et imbroglio

SERGE LATAPY

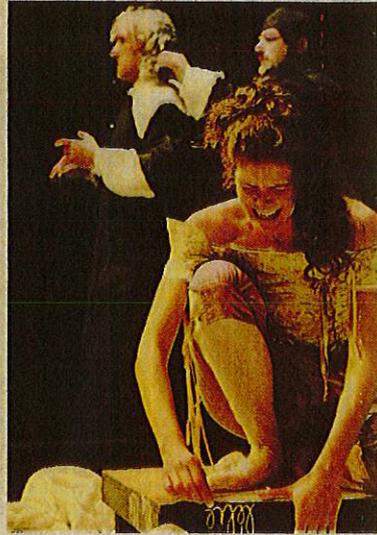
Au milieu d'une saison plutôt contemporaine, le TNBA ouvre l'année avec deux classiques, forgés au Grand Siècle et presque au même moment, par deux figures du panthéon théâtral. Mais la directrice Catherine Marnas se défend d'avoir voulu contenter les orthodoxes ou les scolaires : ces deux pièces invitées, assure-t-elle, se distinguent d'abord par le sort qu'elles font au répertoire, proposant un pas de côté, tout en s'attachant à garder le souffle du début, la beauté de la langue, le plaisir du jeu.

C'est ce que recherche Frédéric Constant, comédien et metteur en scène, qui inclut son « Andromaque » – la plus jouée des tragédies de Racine depuis 1667 – dans un cycle de quatre créations consacré à la guerre. Pour lui, le drame intime s'inscrit d'abord dans une géopolitique, une histoire collective plus vaste que les personnages « qui tout à la fois les dépasse et les oriente ». Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector, qui est mort... Mais c'est bien la guerre de Troie qui sous-tend le drame amoureux et c'est une autre guerre que préparent les protagonistes, à coup d'alexandrins. Ni baroque ni antique, cet « Andromaque » est plongé dans une ambiance d'entre-deux-guerres mondiales, sombre et

militaire. Le tout rappelle l'ambiance des « Damnés » de Visconti. À noter qu'à côté d'Anne Sée, Andromaque martiale, on retrouve sur scène Catherine Pietri (Hermione) et Franck Manzoni (Oreste), deux comédiens de la troupe de Catherine Marnas qui jouaient dans « Lignes de faille ». Pour le reste, on assure que le vers racinien ne perd pas son souffle dans ce traitement, qui a toutefois surpris quelques puristes.

Le souffle, c'est aussi ce qui porte « Sganarelle ou la représentation imaginaire », spectacle inventif et truculent de la compagnie La Norm'na. Cette adaptation du « Cocu imaginaire » de Molière (un autre tube des années 1660) par Catherine Riboli a tourné en région, mais pas à Bordeaux. Cette séance de rattrapage vaut aussi comme une reconnaissance du travail de cette metteuse en scène qui a fait ses armes avec Christian Schiaretti, Giorgio Strehler ou Philippe Adrien, avant de s'installer à Hautefort (jusqu'en 2010) où elle a expérimenté le répertoire.

Ce « Sganarelle » renoue avec le charme de la comédie de tréteaux ; son dispositif ouvert sur tous les fronts, qui mêle plateau et public et se plaît à brouiller les pistes, offre une nouvelle vie à cette comédie versifiée et virtuose, enchaînement de qui-proquos autour du catalyseur Sganarelle (Pascal Vannson), qui rap-



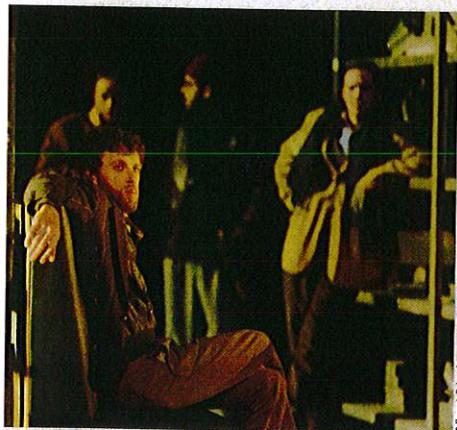
pelle au passage une vérité classique, mais toujours contemporaine : être cocu, c'est toujours dans la tête.

« Sganarelle... » spectacle inventif.

© PIERRE PLANCHENAU

Bordeaux. « Andromaque » et « Sganarelle ou la représentation imaginaire », du 8 au 17 janvier, au TNBA, 9 à 25 €. 05 56 33 36 80. tnba.org.

SUR LES
PLANCHES



Julie Brochen, ex-directrice du Théâtre national de Strasbourg, présente son adaptation de *Liquidation*, d'Imre Kertész, écho à une « déflagration lumineuse ».

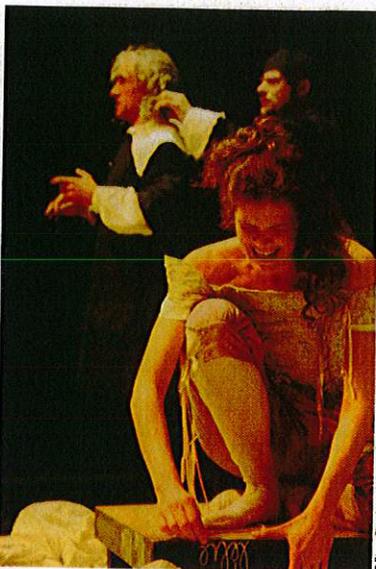
TOUT DOIT DISPARAÎTRE

À Budapest, l'éditeur Keresü entreprend de retrouver le roman mystérieux que son auteur fétiche, B., a écrit avant de se donner la mort, dix ans plus tôt. Il mène son enquête mêlant passé et présent, interrogeant les proches et relisant une pièce de théâtre prémonitrice... En s'attaquant au roman labyrinthique d'Imre Kertész (*Actes Sud*, 2004), Julie Brochen n'a pas eu la part facile. Mais la comédienne était fascinée depuis des années par cet écrivain né en 1929, juif et hongrois, marqué par l'expérience d'Auschwitz et de Buchenwald, traumatisé qu'il a sublimé tout au long d'une œuvre ténébreuse et généreuse, consacrée par un prix Nobel de littérature en 2002.

Tous les thèmes de prédilection de Kertész – l'exorcisme de l'Histoire et la solitude de l'individu, l'interpénétration de la vie et de l'art – sont contenus dans *Liquidation*. Ils ont aussi guidé le travail de cette adaptation plantée dans la Hongrie de la fin du siècle dernier, menée avec une relative sobriété de moyens, qui respecte une trame complexe en s'appuyant sur la scénographie, toute en mise en abyme, et sur une troupe du TNS solide.

Formée au conservatoire parisien, comédienne devenue metteur en scène depuis une vingtaine d'années, Julie Brochen a d'abord dirigé l'Aquarium (Vincennes), avant d'être portée à la tête du Théâtre national de Strasbourg en 2008. Elle l'a quitté en septembre dernier, au terme d'un conflit qui l'opposa au ministère de la Culture et agita quelque peu le Landernau du théâtre public. *Liquidation*, qui sonne aussi comme un adieu, fut sa dernière création sur place. **📖**

Liquidation, mise en scène Julie Brochen, du mardi 27 au samedi 31 janvier, 20 h 30, sauf les 28 et 29 à 19 h 30, TnBA - salle Antoine-Vitez. www.tnba.org



Adaptation d'un millésime 1660, *Sganarelle ou la représentation imaginaire*, ingénieux et généreux spectacle de Catherine Riboli, réconcilie, si besoin était, avec les classiques.

PLAISIRS PARTAGÉS

Formée par André Barsacq, Christian Schiaretti, Giorgio Strehler, puis assistante de Philippe Adrien au Théâtre de la Tempête, Catherine Riboli a ensuite volé de ses propres ailes vers le Sud pour s'installer à Hautefort, en Dordogne, où elle a créé une compagnie (Retour à la première hypothèse, devenue la Nom'na) et un « Laboratoire », lieu d'expérimentation d'un théâtre de répertoire renouvelé.

C'est à la fin de cette aventure, en 2010, qu'elle a monté *Sganarelle ou la représentation imaginaire* d'après *Sganarelle ou le cocu imaginaire* de Molière, enchaînement de quiproquos versifiés et virtuoses où l'illusion comique accouche de vérités quasi platoniciennes : « *Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.* » Elle s'est emparée de cette comédie de tréteaux pour proposer un théâtre sur tous les fronts, mêlant plateau et public, brouillant les pistes pour ressusciter le plaisir du jeu, de l'instant, du partage.

Après Arnaud Churin à la création, c'est le virevoltant Pascal Vannson – passé au Conservatoire de Bordeaux puis à celui de Paris, longtemps compagnon de route du Soleil bleu de Laurent Laffargue – qui se colle au rôle principal, ce *Sganarelle* surgi on ne sait d'où et qui provoque le délire, contaminant Laurent Bellambe, Elsa Bosc, Roxane Brumachon (venue du collectif OS'O) et Paco Portero. Spectacle jubilatoire et fédérateur, *Sganarelle* a tourné et pas mal cartonné, mais n'a jamais été montré à Bordeaux. Cette escale au Port de la Lune vaut pour séance de rattrapage avant la création, en mars, au Carré des Jalles, d'un *Lost in Tchekhov*, de la Nom'na, d'après *La Cerisaie*. **📖**

Sganarelle ou la représentation imaginaire, scénographie et mise en scène de Catherine Riboli, du jeudi 8 au samedi 17 janvier (hormis les 11 et 12), 20 h, TnBA - salle Jean-Vauthier. www.tnba.org



Comédien, metteur en scène et auteur formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, Frédéric Constant transpose *Andromaque* – troisième volet de sa tétralogie guerrière *Les Années de cendre* – dans les années 1920.

LES RACINES DU MAL

Dans notre tour de Babel, laquelle est la plus belle ? La femme d'Hector, pardi ! cette *Andromaque* qui resterait depuis sa création (1667) la plus jouée des tragédies raciniennes. La faute à son casting épique, son quatuor aporétique, donc tragique (Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector, qui est mort), son verbe passionné, ses alexandrins simples et élégants, ses gimmicks et autres serpents qui sifflent sur vos têtes.

En invitant cette création du metteur en scène et comédien Frédéric Constant (il sera Pyrrhus sur le plateau) au TnBA, Catherine Marnas se défend bien d'avoir juste voulu placer un classique dans un programme plutôt contemporain. « *Frédéric Constant s'est lancé dans un cycle sur la guerre*, explique la directrice du Port de la Lune, « *et a poussé sa réflexion sur l'interpénétration entre les intérêts particuliers, la passion et la politique. Je suis aussi attachée à l'idée de famille théâtrale : deux des acteurs, Catherine Pietri (Hermione) et Franck Manzoni (Oreste), jouaient dans Lignes de faille. J'aime l'idée de ces liens, ces familles qui se croisent et que le public peut reconnaître.* »

C'est aussi la manière de traiter le vers qui a convaincu. « Il y a deux écoles pour l'alexandrin : la banalisation, qui veut rendre le texte contemporain, au risque de l'affadir, ou celle du respect de la musicalité classique, au risque de créer de la distance. La troupe a réussi une alliance des deux : la forme est là, les enjeux sont posés, mais on ne perd pas le souffle. »

Frédéric Constant voit surtout dans *Andromaque* une « *tragédie entre deux guerres*, où l'histoire collective vient exacerber les désirs intimes. Loin du péplum ou du drame baroque, il a voulu transposer cette géopolitique de l'après-guerre de Troie dans une ambiance militaire, ténébreuse et cruelle qui évoque les sombres années 1920, entre une boucherie qui s'achève et un massacre qui vient. **📖**

Andromaque, mise en scène de Frédéric Constant, du jeudi 8 au samedi 17 janvier (sauf lundi 12), à 19 h 30 ; sauf les 9, 10, 13, 16 et 17, à 20 h 30, et le 11, à 16 h ; TnBA - grande salle Antoine-Vitez. www.tnba.org

THÉÂTRE

LE TNBA RÉVISE SES CLASSIQUES

Un théâtre sans répertoire, c'est comme une science sans conscience: ruine de l'âme. Le TnBA fait coup double pour son devoir de mémoire avec un Racine et un Molière à l'affiche dès demain. Deux intemporels.

Et deux monuments, de leur temps déjà. Le premier, l'« Andromaque » de Racine, reste sa pièce la plus jouée depuis sa création en 1667 ; bien qu'un peu détrôné depuis par ses autres grandes pièces, le second, « Sganarelle ou le Cocu imaginaire » (1660), sera du vivant du bon monsieur Poquelin son spectacle donné le plus souvent. Si toutes deux partagent l'alexandrin, les comparaisons s'arrêtent là.

Car Molière nous livrait avec ce « Sganarelle » un petit bijou de comédie, sa première entièrement en vers, au rythme saisissant et à la réplique cinglant les bonnes moeurs de la bourgeoisie d'alors. Jules Renard a dit un jour « Cocu, chose étrange que ce petit mot n'ait pas de féminin » ? Ici, tout le monde l'est... ou croit l'être car d'emblée, c'est le jaloux Sganarelle qui se méprend et sème la zizanie dans un quatuor amoureux. Installées en Dordogne, Catherine Riboli et sa Cie Nom'na ont choisi de le relittrer « Sganarelle et la représentation imaginaire », avec dans l'idée de revenir à l'immédiateté du théâtre de tréteaux cher à Molière. Enlevé.



« Sganarelle » et consorts, un jeu de « qui trompe qui » monté sur tréteaux.

© PIERRE PLANCHENAULT



© MICHEL ZOLADZ

« Andromaque » prend 35 siècles pour se retrouver en pleines Années folles.

« Andromaque », quel micmac !

À côté de ces menus imbroglios, l'argument de la tragédie de Racine a de quoi faire tourner les têtes (et tenir trois heures) : Oreste aime Hermione, mais elle aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime encore le souvenir de son mari, Hector, tué sur le front. Vous suivez ?

Ce drame à plusieurs étages sur fond de guerre de Troie, Frédéric Constant, metteur en scène de la Cie Les Affinités Électives et artiste associé à la Maison de la Culture de Bourges-Scène nationale, l'a choisi pour en faire le 3^e volet de sa tétralogie guerrière « Les Années de cendre » : il satisfait aux critères de son obsession à décrire « ce monde [qui] n'est qu'une grande guerre entrecoupée d'instant de paix ». Et pour mieux appuyer le propos, il l'a transposé dans les années 1920 : costumes sobres, décors d'époque, scéno léchée, bruits d'avion... Un « pari » qui a tantôt séduit, tantôt fait tiquer mais la pièce a été plutôt bien accueillie : bien dite, la langue de Racine emporte tout sur son passage... • SLJ

Dès demain et jusqu'au samedi 17 : « Sganarelle », salle Vauthier, 20h (relâche dimanche et lundi), 9-25€ ; « Andromaque », grande salle Vitez, 20h30 sauf demain, mercredi 14 et jeudi 15 (19h30) et dimanche (16h), relâche lundi, 9-25€. www.tnba.org

Deux classiques à voir au TNBA

THÉÂTRE « Andromaque » de Racine par Frédéric Constant et « Sganarelle » de Molière par Catherine Riboli

Le XVII^e siècle appelé généralement « Grand siècle » pour sa richesse artistique est à l'affiche à partir de ce soir avec une tragédie et une comédie, deux formes qui connurent leur apogée à cette époque. Le TNBA débute donc l'année Racine et Molière. La simultanéité de cette double affiche, non fortuite et bienvenue, est donc l'occasion de constater comment ces deux géants qui ne s'aimaient guère, ont aujourd'hui encore la faculté d'inspirer deux metteurs en scène 350 après...

Toujours Troie

Première grande tragédie de Racine « Andromaque » (1667) est mise en scène par Frédéric Constant qui travailla sous la direction de Jean-Louis Thamin directeur du TNBA jusqu'en 2003. Frédéric Constant a « transposé » la tragédie dans les années 20 entre-deux-guerres. Non seulement la guerre de Troie a bien eu lieu mais elle n'en finit pas. Tel est le sujet principal de la pièce par-delà son thème familial, l'amour. On connaît peut-être la formule : « Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui aime le défunt Hector ». Tout repose sur le défunt en somme dans les liens de ces personnages qui sont comme des vases communicants. Des vases qui communiquent en vers. Il y en a 1648 en tout. Les choses sont ainsi faites que pour beaucoup ils rappellent



« Sganarelle ou la représentation imaginaire », par Catherine Riboli. PHOTO PIERRE PLANCHENAU

un cauchemar scolaire. Mais il est encore temps pour reconnaître qu'ils sont le nec plus ultra de la clarté de notre langue.

Un personnage récurrent

« Sganarelle ou le cocu imaginaire » (1660, ici rebaptisé « Sganarelle ou la représentation imaginaire ») est la première comédie en vers de Molière. La mise en scène de Catherine Riboli, présentée en 2013 à l'OARA, invite une partie des spectateurs à s'installer sur le plateau pour assister à une représentation qui interroge le théâtre contemporain à travers l'histoire d'un homme qui veut marier sa fille à un homme riche. Bien sûr, elle en veut un autre. Et c'est là que Sganarelle, personnage du peuple sans

gêne, joyeux et légèrement trqueur intervient. Un Sganarelle qu'interpréta souvent Molière et que l'on retrouve serviteur dans « Dom Juan », bûcheron dans « Un médecin malgré lui » et comme second rôle dans de nombreuses autres pièces.

Joël Raffier

« Andromaque », ce soir, le mercredi 14 et jeudi 15 à 19 h 30, demain, samedi 10, mardi 13, vendredi 16 et samedi 17 à 20 h 30 et dimanche 11 janvier à 16 heures.

« Sganarelle », ce soir, demain, samedi 10, mardi 13, mercredi 14, jeudi 15, vendredi 16 et samedi 17 janvier à 20 heures.

Au TNBA à Bordeaux. 12 et 25 euros.
05 56 33 36 80.

FRANCE3 AQUITAINE - 7 JANVIER 2015

<http://france3-regions.francetvinfo.fr/aquitaine/emissions/jt-local-1920-bordeaux-metropole>

Racine et Molière au TNBA

Du 8 au 17 janvier, le TNBA propose une *Andromaque* transposée dans les années 20, ainsi qu'une relecture de la première comédie de Molière, *Sganarelle ou la représentation imaginaire*.

Jusqu'ici, le spectateur du TNBA a eu droit à du cosmopolite moderne, voire ultra-contemporain. On songe à l'épique adaptation du roman *Lignes de fuite*, de l'américaine Nancy Huston, qui leva le rideau de la saison programmée par Catherine Marnas. Puis Novart mit à l'honneur le metteur en scène hongrois Arpad Schilling avec *The Party*, ainsi qu'une très grinçante *Yvonne, princesse de Bourgogne*, d'après le texte du polonais Witold Gombrowicz. Tout cela est bel et bien bon. Mais y avait-il une place pour les auteurs français du répertoire classique ? Ce début d'année répond par l'affirmative avec, non pas une, mais deux pièces des deux monstres sacrés que sont Racine et Molière.

Une formule désormais célèbre résume, certes abusivement, l'intrigue d'*Andromaque* : Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector, qui est mort. Bel imbroglio qui pourrait appartenir au genre du drame galant si la guerre entre Grecs et Troyens n'en faisait une tragédie sanglante. Comme l'exige la loi du genre, les personnages sont écartelés entre leur désir amoureux et la raison d'État. Et là où Corneille fait pencher la balance du côté du sentiment, Racine privilégie le sacrifice de l'individu au nom de plus hautes valeurs (l'honneur, le sens du devoir, le Bien commun). Voilà qui résonne étrangement à nos oreilles du



Cette *Andromaque* version Frédéric Constant nous plonge dans l'entre-deux-guerres.

XXI^e siècle obnubilées par un moi tout-puissant.

Comment va donc s'en sortir Frédéric Constant, à la mise en scène, pour donner une tonalité moins emperruquée à la pièce racinienne ? Il va, non pas nous immerger dans notre époque, mais nous ramener près d'un siècle auparavant, dans les années 1920 très précisément. Soit dans un entre-deux-guerres aux échos multiples avec la réalité décrite dans *Andromaque* : « Dans les deux cas, coexistent des sentiments similaires, précise-t-il. Un monde disparaît sous de profondes mutations de codes et de valeurs ; le conflit qui vient de s'achever laisse de terribles séquelles ; les résolutions prises pour retrouver la paix et l'acharnement à les mettre en œuvre conduisent paradoxalement à de nouveaux conflits. »

Frédéric Constant n'en est pas à son coup d'essai en la matière. Convaincu que « le monde n'est qu'une grande guerre entrecoupée d'instants de paix », il a ainsi créé une tétralogie autour de la guerre, *Les Années de cendre*, au sein de laquelle s'inscrit cette *Andromaque*. Quant à la mise en garde d'un Roland Barthes, affirmant qu'il fallait, pour jouer Racine, une mise à distance, le metteur en scène rétorque que cette distanciation est aujourd'hui inutile en raison d'une « écriture qui l'est déjà par elle-même ».

L'autre pièce est évidemment plus légère, plus courte aussi. *Sganarelle*, sous-titré ou la représentation imaginaire n'est sans doute pas la plus connue des comédies de Molière. Et pourtant, cette œuvre en un seul acte a inauguré la carrière du célèbre dramaturge. Attachement sentimental ou pas,

il la reprit tous les ans jusqu'à sa mort au point qu'elle fut celle qu'il joua le plus souvent : 122 fois très exactement. Le metteur en scène Catherine Riboli en résume ainsi l'intrigue : « Un père veut marier sa fille au mieux, c'est-à-dire au plus riche ; sa fille en aime un autre dont elle garde précieusement le portrait. C'est alors que survient *Sganarelle* que l'on n'attendait pas. Le portrait ségare et la folie gagne les protagonistes. Tout s'embrouille. *Sganarelle*, convaincu que sa femme le trompe, induit en erreur les uns et les autres, au point que, bientôt, tous se croient cocus ! »

L'histoire, archi-conventionnelle, nous ramène aux origines du théâtre, à une époque de représentations itinérantes au grand air où la scène se résumait à un sommaire dressage de tréteaux. D'où un parti pris, non pas d'actualisation comme pour *Andromaque*, mais de retour aux sources d'un langage qui parle à chacun, sans barrières : « Avec les spectateurs, explique Catherine Riboli, nous écrivons autour de la représentation de *Sganarelle*, une seconde histoire qui se raconte pendant la représentation de la pièce de Molière. Il y est question des rencontres, de notre théâtre qui voyage, se monte, se démonte, des spectateurs qui sont dans la salle, de ceux qui sont sur scène, de l'art et du divertissement, de l'utilité du théâtre, de l'utilité du théâtre. »

Frédéric LACOSTE

Andromaque durée 3h (avec entracte)
Sganarelle durée 1h05 (à partir de 13 ans)
www.tnba.org

Frédéric Constant : *Chroniques des temps de Guerre, le No Man's Land d'Andromaque*

Les Années de Cendre, déclinées en quatre opus (I. *Tableau autour de G.* la Guerre de Troie évoquée comme une Iliade moderne ; II. *Eneas, Neuf* l'errance des déracinés laminés par la violence des conflits politico-religieux ; III. *Andromaque* de Racine ; IV. *Astyanax voit rouge*, l'héritier moderne du fardeau tragique confronté aux convulsions du présent et à l'angoisse de l'à-venir), tel est le projet ambitieux de Frédéric Constant, metteur en scène / acteur (c'est lui qui endosse les habits de Pyrrhus) de cette pièce phare de l'univers tragique de Jean Racine.

Ecrite en 1667, et seule écriture « classique » (les autres opus donnent lieu à des écritures contemporaines) de ces quatre volets dédiés au thème de la guerre qui trame l'histoire du monde depuis ses origines, *Andromaque* en constitue le troisième temps et se veut une pause « entre deux guerres ».

Si le vers racinien est respecté dans sa scansion non déclamée, mais dite avec le souffle sensible qui en restitue la dimension de l'humain confronté au maelström du désir, la pièce est en revanche transposée dans les années 1920, ce temps, entre deux guerres, qui sépare la boucherie de la première, soldée par le traité de Versailles (bombe à retardement, terrain miné par les frustrations qu'il engendre), et la seconde qui embrasera une furie mondiale et le génocide hantant l'Histoire présente.

Ce choix de projeter cette tragédie hors de son cadre antique (chute de Troie, XII^{ème} siècle av. J-C) pour l'insérer dans une période proche - écartelée entre deux conflits mondiaux - se veut l'écho de la situation princeps où les Grecs d'Agamemnon, tout juste vainqueurs d'Ilion (autre nom de Troie) sont en proie aux affres d'une guerre fratricide annoncée. Cette menace planant sur la paix à peine recouverte prend en fait deux visages. Celui d'Astyanax, fils d'Hector (tué par Achille, père de Pyrrhus) et d'Andromaque (captive de Pyrrhus) et qui pourrait bien, devenu adulte, nourrir une funeste vengeance contre le peuple responsable de la mise à mort de Troie et de son ascendance. Mais aussi celui des cités grecques (autant d'états indépendants) liguées contre l'Epire : Pyrrhus, le roi félon de cette autre cité grecque, refusant de leur livrer Astyanax pour plaire à sa captive qu'il entend épouser.

Si l'on comprend l'évidence de cette « correspondance » entre ces deux époques, l'antique et la moderne, confrontées aux mêmes incertitudes d'un temps de paix lourdement menacé, si l'on peut trouver judicieux d'avoir donné à cette tragédie un cadre temporel plus adapté chronologiquement aux autres volets dédiés tous au fléau de la Guerre qui accompagne l'histoire de notre « humanité », on peut douter de l'impact de cette transposition en ce qui concerne une représentation d'un seul opus de ces chroniques de guerre. Cependant, et malgré cette réticence sur la pertinence de cette transposition qui fait entendre des alexandrins dans la bouche de protagonistes quasi contemporains, il convient de saluer l'efficacité de la mise en scène où les décors d'une grande bâtisse 1920 offrent le cadre de ces rencontres impossibles entre des désirs qui ne trouvent jamais dans l'autre la résonance de leurs vœux singuliers.

Désirs à jamais contrariés, désirs à jamais inaboutis, puisque amours toujours condamnées à s'adresser « à une personne qui n'en veut pas » : Oreste, l'ambassadeur des Grecs venu réclamer Astyanax est amoureux d'Hermione qui ne l'aime pas ; Hermione, fille d'Hélène et

INFERNO – 20 JANVIER 2015

Ménélas, est promise à Pyrrhus qui ne l'aime pas ; Pyrrhus, roi d'Épire, aime Andromaque qui ne l'aime pas ; Andromaque, la captive troyenne, veuve d'Hector, reste viscéralement attachée aux vœux d'union formulés naguère à son illustre époux, défunt, et dont l'amour lui est désormais impossible.

De là à dire, comme Frédéric Constant et ses collaborateurs, Catherine Pietri et Xavier Maurel, l'affirment que l'intrigue amoureuse n'existerait pas dans sa dimension tragique si le contexte géopolitique des conséquences du meurtre d'Hector par les Grecs n'existait pas, il y a là un grand écart qui invite à la circonspection. En effet, si l'on entend fort bien l'instrumentalisation (certes intelligente) des metteurs en scène de cette pièce dans leur projet global, on ne peut pour autant dénier à la pièce de Racine sa force humainement tragique hors de tout contexte socio-politique. En effet, ce qui est en jeu ici, nous semble dépasser les contingences de tous ordres pour se situer au cœur même de ce qui définit l'essence du désir, son impossibilité à être, vu sa capacité à échouer. Cela apparaît comme une donnée universelle qui échappe à tout cadre spatio-temporel et contredit le point de vue énoncé par ailleurs.

Ainsi, dans les deux derniers actes, la vidéo est convoquée judicieusement pour créer ce tourbillon des passions incendiaires dévastatrices jusqu'à ce que mort réelle (c'est le cas de Pyrrhus assassiné par les Grecs armés par la main du pauvre Oreste qui a cru ainsi pouvoir conquérir la fille d'Hélène, et d'Hermione se poignardant sur le corps agonisant de son amant qui l'a délaissée pour une autre) et mort psychique s'ensuivent (c'est le cas pour Oreste qui après avoir commis l'acte régicide qu'il réprouvait est la proie des Erinyes qui le tourmentent). « Travaillés » - du latin tripālūm, instrument de torture à trois poutres - de l'intérieur, les héros raciniens, désespérément humains dans leur capacité infinie de souffrances liées au désir, s'autodétruisent, consumés par le feu de leurs passions destructrices.

Les acteurs, Anne Sée en Andromaque imposante de dignité solennelle, Frédéric Constant en Pyrrhus à la fois roi et amoureux désespéré, Catherine Pietri en Hermione manipulatrice impuissante, et Oreste en « fou amoureux », sont en parfait accord avec l'esprit racinien et communiquent la passion qui implose et explose à l'envi, avant d'envahir le plateau pour gagner la salle entière. Une belle et juste « représentation » de la guerre mortelle menée en chacun de nous par la force du désir qui, paradoxe marquant à jamais l'existence du sceau de la complexité, soutient seul nos pulsions de vie.

Yves Kafka